



Proposition de lecture de L'encyclique « Laudato si »

Jean-François Grégoire

 Rejoignez-nous sur la page
d'Entraide et Fraternité


ENTRAIDE &
FRATERNITE

Avec le soutien de
LA COOPÉRATION
BELGE AU DÉVELOPPEMENT 

Pour que la Terre tourne plus **JUSTE !**



Proposition de lecture de **L'encyclique « Laudato si' »**

Quelques remarques préliminaires pour comprendre le texte

- Le nombre de références faites par le pape à des textes des conférences épiscopales est considérable. Cela signifie certainement une volonté de décentraliser les sources de pensée et d'autorité de l'encyclique, par rapport à la manière de procéder de ses prédécesseurs.
- La référence claire et nette – répétée – du pape à François d'Assise qu'il présente comme un mystique et un pèlerin vivant avec simplicité et dans l'harmonie avec Dieu. Caractérisé par un sens aigu de la joie et de l'harmonie, il peut être considéré comme un modèle d'humain tel que l'envisage le pape dans cette encyclique.
- Il m'a semblé qu'on pouvait organiser la lecture de l'encyclique selon le modèle du voir/juger/agir : c'est en la structurant ainsi que cette présentation est construite.
- Le pape insiste à de très nombreuses reprises sur le fait que, concernant la question qui le préoccupe, **tout est lié**. À titre d'exemple, voici ce qui est écrit au N° 70 : « Dans ces récits anciens (cf. les premiers chapitres de la Genèse), *empreints de profond symbolisme, une conviction actuelle était déjà présente : tout est lié, et la protection authentique de notre propre vie comme de nos relations avec la nature est inséparable de la fraternité, de la justice ainsi que de la fidélité aux autres.* »
- Dans le droit fil des premiers chapitres du livre de la Genèse, le pape considère la terre comme **une maison commune**, une sœur plutôt que comme une propriété sur laquelle l'Homme aurait tous les droits. Que l'Homme y manifeste de l'autorité (au sens de co-création, de ce qui fait grandir ce sur quoi est censée agir l'autorité) soit, mais certainement pas un pouvoir absolu.
La terre est un don de Dieu, il en est l'origine : il n'y a donc pas lieu de se comporter par rapport à elle comme si elle nous revenait de droit, comme si elle était pour nous un dû.
- Enfin, à plusieurs reprises, le pape se réfère au patriarche Bartholomée (qui est une référence en la matière) et à son insistance, si l'on veut que la question de l'environnement ne soit pas seulement désespérante. Il faut un changement net de la part de l'être humain : qu'il consente à passer « *de la consommation au sacrifice, de l'avidité à la générosité, du gaspillage à la capacité de partager, dans une ascèse qui signifie apprendre à donner, et non simplement à renoncer. C'est une manière d'aimer, de passer progressivement de ce que je veux à ce dont le monde de Dieu a besoin. C'est la libération de la peur, de l'avidité, de la dépendance* ».



VOIR

- Ce qu'on voit, c'est d'abord l'accélération des changements de l'humanité et de la planète ainsi que l'intensification des rythmes de vie et de travail – alors que l'évolution biologique, elle, est depuis toujours assez lente. On constate donc aujourd'hui une « dramatique » différence de rythme qui se passe au détriment de la nature.
- Ce qui frappe aussi, c'est la pollution (21), y compris des ordures dangereuses, et les lourdes questions posées aux sociétés, partout dans le monde, par le traitement des déchets (22).
Les changements climatiques (25) et les innombrables problèmes liés à l'eau (potable) produisent de la pauvreté, elle-même cause des migrations que les conventions internationales ne parviennent pas à traiter correctement.
- Par ailleurs, la perte de la biodiversité (32 sq.) pointe les dégâts causés par l'intervention humaine – des humains toujours plus préoccupés de faire prévaloir la finance et le consumérisme sur le souci de la planète (sol, eau, air).
- Le pape souligne aussi la détérioration de la qualité de la vie humaine et la dégradation de la vie sociale, en lien avec l'accroissement du nombre des mégapoles (44), les progrès techniques qui ne profitent pas à tous et les effets pervers des moyens de communication (on dirait : trop de communication tue la communication !).
- On constate en outre des inégalités planétaires (48) : la détérioration de l'environnement et de la société a plus d'impact sur les faibles,

les pauvres, que sur ceux qui s'en tirent plus ou moins bien. Souvent on se trompe de cible comme, par exemple, lorsqu'on accuse de tous les maux l'augmentation de la population au lieu de s'en prendre au consumérisme galopant. Les inégalités entre individus sont relayées par des inégalités entre des groupes sociaux – ainsi, par exemple, la dette écologique entre le Nord [exploiteur] et le Sud [exploité]. (51)

- Le pape vise aussi la faiblesse des réactions par rapport à l'étendue des problèmes qui se posent ; la soumission du politique à l'économique – et des deux à la technologie : les systèmes économiques, toujours tendanciellement réactionnaires lorsqu'ils occupent le haut du pavé, justifiant sans cesse le système mondial actuel qui les favorise. Il pointe la diversité des opinions (60) qui pourrait bien s'être une bonne chose s'il en sortait la matière à un vrai débat, à un dialogue : le problème, c'est la confrontation entre deux extrêmes : d'un côté, le soutien inconditionnel au mythe du progrès, de l'autre, la détestation de l'humain égocentrique et égoïste...





JUGER

L'évangile de la création (62 sq.)

- **La Bible**, écrit le pape en substance, offre une lumière et une sagesse dont tout le monde, croyant ou non, peut profiter. Les récits de la création dans le livre de la Genèse «*suggèrent que l'existence humaine repose sur trois relations fondamentales intimement liées : la relation avec Dieu, avec le prochain, et avec la terre. Selon la Bible, explique le pape, ces trois relations vitales ont été rompues, non seulement à l'extérieur mais aussi à l'intérieur de nous. Cette rupture est le péché. L'harmonie entre le Créateur, l'humanité et l'ensemble de la création a été détruite par le fait d'avoir prétendu prendre la place de Dieu, en refusant de nous reconnaître comme des créatures limitées. Ce fait a dénaturé aussi la mission de 'soumettre' la terre (Gen 1,28), de 'la cultiver et la garder' (Gen 2,15)*».
- **Nous ne sommes pas Dieu**. La terre nous précède, elle nous a été donnée, à tous (71). Quant à nous, nous avons à garder et cultiver le jardin du monde – manière de dire que nous avons une responsabilité par rapport à la terre et que nous avons à reconnaître la valeur propre des autres êtres devant Dieu (69).
- Dire «*création*», c'est dire plus que «*nature*» (76). C'est dire qu'il y a un **projet de Dieu**, de l'amour qu'est Dieu dans lequel chaque créature a une valeur, une signification et une fonction (84). C'est dire encore que le monde est issu d'une décision, d'une liber-

té, d'un choix et non du chaos ou du hasard... En même temps, il est important de tenir que la nature n'est pas Dieu (78) : elle a ses fragilités dont nous avons à tenir compte dans le projet de la garder et de la cultiver.

- Le pape insiste sur la communion universelle de tous les êtres sous forme de **fraternité** : «*...créés par le même Père, nous et tous les êtres de l'univers, sommes unis par des liens invisibles, et formons une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble.*» (89)

La racine humaine de la crise écologique (101 sq.)

- «*Il ne sert à rien de décrire les symptômes de la crise économique, si nous n'en reconnaissons pas la racine humaine. Il y a une manière de comprendre la vie et l'activité humaine qui a dévié et qui contredit la réalité jusqu'à lui nuire. Pourquoi ne pouvons-nous pas nous arrêter pour y penser?*» (101)
- Dans ce chapitre, le pape met en cause la **technologie** : si jamais l'humanité n'a eu autant de pouvoir sur elle-même, rien ne garantit qu'elle en ait toujours (104). Cela implique la nécessité d'une éthique solide, d'une culture et d'une spiritualité de la limite.
- Évoquant la globalisation du paradigme technocratique, (106), c'est-à-dire de cette tendance puissante aujourd'hui à vouloir extraire des choses tout ce qui est possible sans considération pour la réalité qui est devant

soi, et sans se dire que les ressources sont limitées, le pape note que **rien n'échappe au paradigme technocratique**, pas même l'économie (qui ne pense que profit), ni la politique (qui est à la botte de l'économie), ni la science (tellement soumise à la fragmentation du savoir qu'elle en perd le sens de l'ensemble) (110).

«**Tout est lié**, lit-on dans l'encyclique (117). Si l'être humain se déclare autonome par rapport à la réalité et qu'il se pose en dominateur absolu, la base même de son existence s'écroule, parce qu'au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et ainsi finit par provoquer la révolte de la nature' (Jean-Paul II, 2010)»

Fort de ce constat, le pape met en garde contre le relativisme (122); il insiste sur la nécessité de préserver le travail (124) comme lieu de développement personnel multiple où plusieurs dimensions de la vie sont en jeu, telles que la créativité, les projets, les valeurs, etc. Il répète que le pouvoir de l'Homme a des limites, dans la recherche biologique entre autres, qu'il importe qu'il cultive un respect religieux de la création dans l'exercice de cette recherche.

Une écologie intégrale (137).

→ «*Quand on parle d'environnement, on désigne en particulier une relation, celle qui existe entre la nature et la société qui l'habite. Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie et nous sommes enchevêtrés avec elle. (...) Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio- environnementale. Les possibilités de solution requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature.*» (139)

→ Le pape en appelle à une écologie culturelle, qui fasse attention aux cultures locales, qui ait le souci de faire dialoguer le langage scientifique et technique avec le langage populaire. Il faut éviter d'homogénéiser tellement les cultures qu'on en vienne à affaiblir l'immense variété culturelle qui est un trésor de l'humanité.

→ Insistance aussi sur **l'écologie de la vie quotidienne** et donc sur l'importance de veiller à ce que le cadre dans lequel nous vivons, qui influe sur notre manière de voir la vie, soit autant que possible harmonieux.

Dans ce contexte, cultiver de bonnes relations humaines, un voisinage convivial, un réseau d'appartenances multiples peut contribuer, pour une part du moins, à inverser la sensation d'asphyxie produite par l'entassement dans des demeures étroites. Cette remarque a des implications jusque dans la manière de concevoir l'urbanisme, les moyens de transport, etc.

→ «*L'écologie humaine est inséparable de la notion de bien commun, un principe qui joue un rôle central et unificateur dans l'éthique sociale. C'est l'ensemble des conditions sociales qui permettent, tant aux groupes qu'à chacun de leurs membres, d'atteindre leur perfection d'une façon plus totale et plus aisée' (concile Vatican II)*» (156)

→ **Le bien commun**, rappelle le pape, présuppose le respect de la personne humaine comme telle, le bien-être social, le développement des divers groupes intermédiaires, la paix sociale, la stabilité et la sécurité d'un certain ordre. Le principe du bien commun en appelle à la solidarité et à une option préférentielle pour les plus pauvres. Cette notion inclut aussi les générations futures. Le slogan selon lequel nous empruntons la terre à nos enfants est ici de rigueur – avec un sens des responsabilités qui déborde le cadre du présent pour s'étendre loin dans le futur... De quelle terre hériteront les jeunes et leurs propres enfants? Les met-on en condition d'exercer leurs droits et leurs devoirs? (cf. Hans Jonas)





AGIR

- L'interdépendance nous oblige à penser à un monde unique, à un projet commun. Pour avoir quelques chances de résoudre les questions posées par l'environnement, il faut pouvoir compter sur un consensus très large, si possible mondial : la pollution ne s'arrête pas aux frontières des pays qui tentent de lutter efficacement contre elle !
- On note que, grâce à un très fort engagement, les questions environnementales sont de plus en plus présentes dans l'agenda public et deviennent une invitation constante à penser à long terme. Cependant, les **sommets mondiaux** de ces dernières années, il faut bien le reconnaître, n'ont pas répondu aux attentes qu'on mettait légitimement en eux. La même logique qui entrave la prise de décisions drastiques pour inverser la tendance au réchauffement global ne permet pas non plus d'atteindre l'objectif d'éradiquer la pauvreté. On peut penser que, sans institutions internationales capables de sanctionner les États fautifs, il n'y a guère de progrès à espérer...
- Il faut que chaque **État** puisse planifier, coordonner, veiller et sanctionner. Tout doit être mis en œuvre partout pour penser au bien commun à long terme.
Il faut pouvoir développer des **coopératives** pour l'exploitation **d'énergie renouvelable** permettant l'autosuffisance locale.
Il faut que, dès la conception des initiatives et des projets, une étude de leur **impact** sur l'environnement soit insérée et élaborée de

manière interdisciplinaire, transparente et indépendante de toute pression économique et politique.

Il faut cesser de penser en termes d'intervention sur l'environnement pour élaborer des politiques conçues et discutées par **toutes les parties intéressées**. Il faut que « *les décisions soient fondées sur une confrontation entre les risques et les bénéfices envisageables pour tout choix alternatif possible* » (Justice et Paix, 2005).

La rentabilité ne peut pas être l'unique élément à prendre en compte, **la politique doit cesser de se soumettre à l'économie**. Toutes deux doivent se mettre résolument au service de la vie, spécialement de la vie humaine.

Rappelons-nous toujours que « *la protection de l'environnement ne peut pas être assurée uniquement en fonction du calcul financier des coûts et des bénéfices. L'environnement fait partie de ces biens que les mécanismes du marché ne sont pas en mesure de défendre ou de promouvoir de façon adéquate.* » (Conférence épiscopale mexicaine, 2008).

Il faut respecter le rythme de la nature et se convaincre que ralentir un rythme déterminé de production et de consommation peut donner lieu à d'autres formes de progrès et de développement.

Mettons-nous en tête que le développement durable entraînera d'autres formes de croissance : il s'agira donc de marquer une pause en mettant des limites raisonnables à l'accroissement vorace et irresponsable produit durant de nombreuses décennies.

Il faut se convaincre que l'heure est venue d'accepter une certaine décroissance dans quelques parties du monde...

- Avec Benoît XVI (*Caritas in Veritate*, 2009), il s'agit de se dire que seul pourrait être considéré comme éthique un comportement dans lequel «*les coûts économiques et sociaux dérivant de l'usage des ressources naturelles communes soient établis de façon transparente et soient entièrement supportés par ceux qui en jouissent et non par les autres populations ou par les générations futures.*»
- Dans ce contexte, **les croyants sont invités à être cohérents avec leur propre foi** et à ne pas la contredire par leurs actes. Il faudra leur demander de s'ouvrir de nouveau à la grâce de Dieu et de puiser au plus profond de leurs propres convictions sur l'amour, la justice et la paix.

Dans une perspective spirituelle

Selon le pape François, l'obsession d'un style de vie consumériste ne peut provoquer que violence et destruction – surtout lorsque seulement un petit nombre de personnes peut soi-disant tout se permettre presque sans foi ni loi.

Du coup, il faut, pense-t-il, impérativement **changer de style de vie**. Moins se centrer sur la seule référence à soi comme modèle unique d'humain digne, dépasser l'individualisme pour susciter d'autres valeurs et, dans la foulée, un changement social important.

Il faudrait parvenir à ne pas se contenter d'informer, mais aussi à **développer des habitudes neuves** – et, pour y parvenir, devenir assez nombreux dans la société, et assez motivés, pour accepter une norme juridique capable de produire des effets importants et durables.

Dans le même ordre d'idée, le pape insiste pour qu'on s'efforce de croire à ce qu'on fait, et que l'état d'esprit qu'on diffuse relève davantage de l'**enthousiasme** que du défaitisme : il s'agirait de parvenir à pointer le positif plutôt que d'insister toujours, à temps et à contre-temps, sur ce qui dysfonctionne.

Pour le pape, **la famille joue un rôle essentiel** dans ce processus de changement de style : elle constitue un haut lieu de culture de la vie (contre la culture de la mort) et d'éducation à la vie. C'est dans la famille, par exemple, que l'enfant peut être rendu sensible à la beauté de la nature, singulièrement, et sortir du pragmatisme utilitariste ambiant.

Une conversion écologique

Le pape plaide pour une **conversion** écologique qui impliquerait :

- gratitude et gratuité, c'est-à-dire la reconnaissance du monde comme don reçu de Dieu-amour ;
- la conscience amoureuse de ne pas être déconnecté des autres créatures, de former avec elles une belle communion universelle ;
- de développer créativité et enthousiasme pour affronter les drames du monde.

Dans cette perspective, il pourrait être utile de faire du « qui perd gagne » et du « moins est plus » ses devises, en d'autres termes de chercher à cultiver la sobriété et la simplicité dans tous les secteurs de sa vie.

Il serait judicieux de chercher à vivre intensément avec peu – surtout quand on sait se passionner pour des rencontres fraternelles, dans le service, dans l'art, etc. ; enfin, François insiste sur la force paradoxale de l'humilité, sur l'importance de cultiver la paix avec soi-même, sur un style de vie équilibré en lien avec une forte capacité d'admiration susceptible de mener jusqu'aux profondeurs de la vie...





Quelques réflexions

Nous sommes invités à réfléchir, à la lumière de cette encyclique, à ce que pourrait être **une éthique écologique** – et à envisager quelques applications.

Création

Dans la perspective de la bible et selon la théologie chrétienne « bien comprise » (!), à strictement parler, ce n'est pas de nature qu'il est surtout question, mais de création. Pas d'un premier moment vierge et neutre, pas d'une origine, mais d'un don, d'une histoire, avec un commencement et (probablement) une fin – une intrigue dont on ne connaît pas les tenants et les aboutissants (qui nous échappe donc dans une grande mesure), une intrigue dans laquelle l'homme est censé occuper une place centrale : non pas première ni dernière, mais centrale, au sens où autour de lui, tout vient se nouer.

Responsables

Dans la bible, toute l'intrigue, en effet, se décide en fonction du rapport que l'humain noue avec ce qu'il n'a pas choisi, avec ce qui lui est foncièrement extérieur : l'origine sur laquelle il n'a pas de prise. La question qui se pose est celle-là même de savoir comment l'humain va répondre (= se montrer responsable) de lui-même et de Dieu. Une question à laquelle une amorce de réponse est d'emblée proposée : cette responsabilité se jouera à travers

la manière dont l'homme assumera le cadeau qui lui a été donné et qu'il a accepté, à travers la façon dont il s'en rendra maître – une manière, une façon, un style qui ne sera bon que si l'homme se reconnaît limité (c'est toute l'histoire de la tentation qui serait à relire ici) – d'une **limite** qui est radicale résistance à toute appropriation et à toute domestication unilatéralement humaines.

Un enjeu colossal

Inutile de faire un dessin : l'enjeu est colossal. Dans le monde actuel en effet, être maître de la nature c'est se comporter en prédateur. Les nations et entreprises polluantes n'entendent que très difficilement le langage des défenseurs de la nature. Dans ce contexte, il est souhaitable que le croyant se demande si l'on n'a pas trop confondu la « maîtrise de l'homme » sur le monde (*Gen*), avec le droit d'user et d'abuser.

Dieu sait en effet si l'usage immodéré de certains produits tout comme le développement irrationnel de certaines techniques ont fortement contribué à transformer la maîtrise de la nature en exploitation.

Face à de tels excès, la foi enracinée dans la Bible invite « forcément » à insister sur le respect plutôt que sur l'exploitation de la nature – et à faire comprendre que l'Homme lui-même est blessé dans son droit à la vie lorsque la création est elle-même détériorée.

La création, dont un théologien latino-américain en vue, Leonardo Boff, n'hésite pas à dire qu'elle est « le corps élargi » de l'Homme – en sorte que lorsque le respect de la créa-



tion n'est pas assuré, c'est le respect dû à l'Homme lui-même qui est atteint – à notre contemporain, certes, mais aussi aux générations à venir.

L'Homme est-il oui ou non capable de se comporter autrement qu'en faisant tout concourir à son propre service ? Telle est la question...

François d'Assise

Tout un courant judéo-chrétien permet de répondre affirmativement à cette question qui est devenue cruciale. L'Église peut même exciper d'une figure de proue du mouvement écologique, à savoir : François d'Assise, dont René Coste, citant Roger Sorell, prétend qu'il a transformé « l'ambivalence ascétique du Moyen-Âge par rapport au monde de la nature » en « une explosion de réactions positives à l'égard de la création¹ ». Quant aux Franciscains Michael et Kenneth Himes, note encore René Coste, « ils font remarquer que l'éthique de la nature de François est liée à son amour pour les pauvres ». On peut supposer que le saint d'Assise avait compris que, solidaires dans leur condamnation à supporter le poids de l'avidité des puissants, les pauvres, certes, mais aussi les plantes et les animaux étaient associés de fait dans l'espérance d'un ordre qui permettrait à tous d'habiter un monde vraiment vivable, où chaque être serait respecté pour qui il est.

Que nous rappelle François d'Assise, sinon ce que dit la Genèse, à savoir que si Dieu invite l'homme à dominer les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les animaux qui rampent sur

la terre, il n'en reste pas moins, Lui, Dieu, le maître d'œuvre de sa création ? En sorte que la « domination » dont il est fait mention dans ce texte ne signifie nullement que l'Homme pourrait s'arroger le droit d'user et d'abuser à son gré de la terre d'une façon irresponsable, mais qu'il est appelé à rendre service à Dieu et aux autres Hommes. Non sans initiative, certes, ni sans liberté - mais en évitant de toute manière de saccager la nature, d'exploiter et d'opprimer les autres êtres humains, et d'hypothéquer l'héritage planétaire pour les générations futures. S'il fallait qualifier sa mission, on ne dirait pas mieux, sans doute, en parlant de « gérance » ou d'« intendance » comme l'ont suggéré certains théologiens anglophones et germanophones.

Non pas prédateur mais gérant

« Gérance », « intendance », des termes qui consonnent avec ceux de justice et de paix. Cela signifie par exemple, écrit Marjolaine Chevallier², « que les biens de la terre ne sont pas aux seuls propriétaires ou exploitants, mais qu'il faut les considérer comme dons de Dieu et qu'il s'agit en conséquence de les partager, de les répartir, en tenant particulièrement compte des pauvres, des exclus, des endettés. »

Protéger, promouvoir, « gérer » la création, c'est, pour le chrétien, faire œuvre évangélique. « Nous ne pouvons plus nous séparer du jeu de la nature », écrivait le théologien protestant Jürgen Moltmann, chantre de l'espérance, « nous devons apercevoir Dieu dans la nature et la nature en Dieu. Nous, les Hommes,

¹ « Gérance de la création », in « Sauvegarde et gérance de la création », Paris, Desclée.

² « L'Église et les problèmes de la création », in « Sauvegarde et gérance de la création », Paris, Desclée.

nous nous intégrons dans la communauté entière de la création dont nous nous sommes détachés. (...) Non seulement nous aurons la volonté de reconnaître la nature pour la maîtriser mais nous essaierons de la comprendre pour participer à sa vie. (...) La tâche la plus importante de l'Église du Christ aujourd'hui, je la vois dans la «réforme écologique» de la religion de notre époque. La réforme de la société industrielle moderne suppose une conversion spirituelle et culturelle qui plonge ses racines dans une expérience religieuse de Dieu et de la nature. Il faut que l'Église devienne le temple de toute la création.» On voudra bien ne pas lire là une expression singulière de la nostalgie d'une chrétienté dictant ses normes au monde entier, mais l'appel à un partenariat aussi large que possible afin que, par le dialogue et la participation, l'on ouvre à l'humanité une perspective de libération, et non pas d'accablement.

Un autre monde est possible, l'Histoire est entre nos mains

Que veut dire **respecter la création dans la vie de tous les jours** ?

Cette perspective peut trouver des applications très concrètes dans la vie quotidienne de chacun.

Les attitudes de prudence et de solidarité vigilante ne requièrent-elles pas un effort d'appropriation de certaines connaissances environnementales afin de saisir les enjeux environnementaux et sociaux de nos modes de vie ?

En ce qui concerne l'alimentation par exemple, des experts du World Hunger Project ont calculé que la Terre pourrait, dans l'état actuel des techniques agricoles et à condition d'égaliser la répartition des approvisionnements alimentaires, accueillir dans de bonnes conditions 5,5 milliards d'individus supplémentaires s'ils se contentaient d'un régime végétarien. S'ils tiraient 15% de leurs calories de produits d'origine animale, comme c'est généralement le cas en Amérique du sud, l'effectif tolérable total tomberait à 3,7 milliards. S'ils tiraient 25% de leurs calories de produits d'origine animale (comme pour la plupart des habitants de l'Amérique du nord), la Terre ne pourrait héberger que 2.8 milliards d'êtres humains en plus³.

Entrevoir les interconnexions régissant notre planète mondialisée ne doit pas conduire à la fatalité mais à la conviction que des changements sont possibles, ici et maintenant. Des magasins de commerce équitable existent dans chaque ville en Belgique, des familles ont choisi de vivre sans voiture, des alternatives existent pour économiser l'énergie, ou pour éviter de contribuer au déboisement de pays du Sud lors de la construction de nos habitations.

Reste encore à faire le pas, à sacrifier le confort de nos routines pour changer de comportements, ici et puis là, et ailleurs encore ... «*Think globally, act locally*» disaient les premiers écologistes. C'est tout notre rapport au monde qu'il s'agit de redéfinir.

La commission sociale des évêques de France, il y a quelques années déjà, appelait les chrétiens à gérer la Terre avec sagesse, à la rendre habitable pour tous. Cette mission, écrivent-ils, est à exercer dans deux directions principales : dans l'existence personnelle et dans la société civile et politique. Chacun est ainsi invité à «*repenser fondamentalement ses habitudes de vie, qu'il s'agisse de nourriture – il convient de revaloriser la frugalité et la modération –, des moyens de transports, des achats de biens d'équipements, du choix de destination des vacances, ou du renoncement aux gaspillages inconsidérés*», et à «*sensibiliser les jeunes et les enfants à leur responsabilité à l'égard de la création et surtout pour faire découvrir la beauté de la création, sa diversité merveilleuse*».



³ cf. J.P. van Ypersele, «Nous empruntons la terre à nos enfants d'aujourd'hui et de demain», Lumen Vitae, mars 2000.



Dans le domaine politique, les évêques appellent « à une solidarité réelle entre pays en développement et pays à forte industrialisation » et annoncent sans préciser davantage que l'Église de France « veut prendre la parole » dans ce domaine.

Une tâche pour l'Église

Pour être crédibles, l'Église, les institutions qui en dépendent et celles et ceux qui en sont proches devraient mettre en pratique ces notions d'éthique et de développement durable, qui paraissent parfois si abstraites. Des projets très concrets pourraient être élaborés et mis en œuvre dans le domaine de la consommation d'énergie des bâtiments (y aura-t-il un jour des panneaux solaires sur les toitures du Vatican ?), des moyens de transport (voit-on des évêques à vélo ou dans les transports en commun ?), de l'alimentation (des céréales et des légumineuses pour remplacer la viande le plus souvent possible dans les cantines) ou des choix d'investissement (combien de fonds de placement contenant des actions de firmes à faible éthique dans les portefeuilles d'institutions chrétiennes ?). L'Église pourrait ainsi se montrer solidaire des femmes et des hommes qui ne partagent pas la foi chrétienne, mais des valeurs humaines uni-

verselles, comme la conscience de la nécessité de l'équité et celle de leur responsabilité à l'égard du bien commun. Car le développement durable requiert aussi des actes, à accomplir ensemble.

Finalement, cette « éthique écologique » fondée sur la responsabilité envers tous nos contemporains (y compris donc celles et ceux du Sud de la planète) et envers les générations futures ne serait-elle pas une traduction, adaptée aux problèmes actuels d'environnement et de développement, de la fameuse règle d'or que l'on trouve dans toutes les cultures et toutes les religions, selon laquelle chacun doit éviter de faire aux autres ce qui lui ferait du mal à lui ?





ENTRAIDE &
FRATERNITÉ

Pour que la Terre tourne plus **JUSTE** !

Entraide et Fraternité

32 rue du Gouvernement Provisoire
1000 Bruxelles
02 227 66 80 | entraide@entraide.be
www.entraide.be

Conception, rédaction Jean-François Grégoire

Mise en page Média Animation asbl

Photos Shutterstock.com, Entraide et Fraternité

Éditeur responsable

A. Simonazzi - 32 rue du Gouvernement Provisoire - 1000 Bruxelles

